

Les troupes françaises dans les Flandres

(extrait du Petit Parisien, 11 Mai 1918)

De notre envoyé spécial accrédité aux armées
(front français)

Front des Flandres, 10 Mai.

Nous voici de nouveau dans les Flandres. Nous sommes parmi les troupes françaises qui viennent de livrer, pour barrer la route aux Allemands, de si durs combats.

Le feu le plus violent qu'on ait vu.

La prise du mont Kemmel avait ouvert de grands espoirs aux Allemands. Ils espéraient faire plier tout le front allié. Leur objectif était la conquête successive de tous les monts de Flandre : elle leur eût permis de déterminer l'évacuation d'Ypres par les troupes anglaises, leur repli et la retraite de l'armée belge.

On sait comment la résistance efficace qu'il trouva bouleversa les plans de von Arnim et comment les pertes subies par son armée l'empêchèrent de poursuivre les amples opérations qu'il avait conçues. Ce fut, le 29 Avril, une défaite qu'il subit, malgré la supériorité du nombre.

Pour donner un exemple concret de ce que fut cette résistance à laquelle il se heurta, suivons, dans les phases de cette longue bataille, deux régiments appartenant à un corps d'armée qui n'a cessé de s'illustrer depuis le début de la guerre. Ils arrivaient en hâte. Ils furent jetés au feu, alors que le flot allemand semblait devoir tout déborder. Les meilleurs troupes ennemies, le corps alpin, de solides divisions bavaroises et prussiennes débouchaient du Kemmel. Mais nos régiments se portèrent à

leur rencontre en pleine nuit, par une pluie battante, sur un terrain détrempé qu'ils ne connaissaient pas, et c'était à la boussole qu'ils étaient dirigés.

Les premiers engagements se livrèrent dans le brouillard. Il y eut chez les nôtres un instant d'hésitation. Ils venaient de reconnaître des casques français. Quelques éléments s'étaient maintenus sur le Kemmel : on pouvait croire qu'ils tentaient de rejoindre nos lignes. Mais le doute cessa bientôt. C'était encore une des ruses dont se sert volontiers la déloyauté allemande. Nous la retrouverons tout à l'heure, cette déloyauté, dans un autre fait.

Du 26 au 29, trois jours de combats incessants, en pleins champs, sans abris, le feu de l'ennemi redoublant de violence. On le maintient cependant, mais tout indique qu'il se prépare à un formidable assaut.

Le 28, en effet, à cinq heures du soir, commence un tir d'artillerie qui va en s'intensifiant, avec projectiles de tout calibre et obus toxiques, dont il est fait une dépense incroyable.

- J'ai vu la Somme, j'ai vu Verdun, nous dit un colonel, mais l'ouragan de fer et de feu dépassait, cette fois, tout ce dont j'avais l'expérience.

Ce bombardement inouï sur le Mont-Rouge et sur le Mont-Noir s'étend très loin sur nos arrières. Les Allemands comptent, par cette densité de leur tir, réduire nos troupes à l'impuissance. A sept heures du matin, le 29, ils lancent leurs vagues d'assaut, confiantes dans une telle préparation. Elles sont pourtant arrêtées au bout de trois ou quatre cents mètres, reçues à coups de mitrailleuses, qui les déciment. Des monceaux de cadavres s'accumulent devant nos lignes. L'ennemi est déconcerté par cette résistance. Nos soldats en ont compris la nécessité. Ils mettent

dans cette lutte, dont ils savent l'importance capitale, tout leur grand coeur.

Mais les Allemands s'acharnent. A droite, ils s'infiltrèrent sur le Scharpenberg et sur le Mont-Rouge. Ils en sont repoussés, comme ils seront refoulés du village de Lochre. La bataille est terrible. A cette ruée du Boche, nos hommes opposeront leur détermination. Rien ne les fera plier

- Quels soldats ! nous dit un de leurs chefs, avec émotion. On lève le petit doigt, et on est sûr d'être suivi ! On peut tout leur demander.

Parmi eux, il y a beaucoup de tout jeunes gens, qui voyaient le feu - et quel feu ! - pour la première fois. Ils montrent un entrain merveilleux, ils étonnent les vétérans. Ce sont eux qui entraîneraient ces anciens, s'il en était besoin.

Quelques épisodes de la bataille

Mais les Allemands alimentent leur généreuse colère. Le 26, ils s'étaient avancés coiffés de casques français. Le 29, des avions aux couleurs anglaises apparaissent. Ces couleurs sont fausses. Ces avions sont des avions ennemis, qui mitraillent, à la faveur de cet artifice, nos combattants. Cette trahison, au reste, a été expiée.

La présence d'esprit ne manque à aucun des nôtres. Un officier est brusquement agrippé par quatre Allemands, de vigoureux gaillards, qui lui paralysent les bras. Ils l'emmènent vers leurs lignes. Mais ils se trouvent pris sous les obus. Ce groupe s'abrite comme il peut. Alors, l'officier cause avec ceux qui l'ont capturé, et le résul-

tat de cette conversation est que quand le passage est possible, c'est lui qui ramène quatre prisonniers. Il les a convaincus en leur promettant un sort tranquille et un emploi selon les goûts de chacun d'eux.

Mais ces régiments, après une telle lutte, ne se reposeront pas. Le 4 Mai, ils attaquent. Ils reprennent du terrain, le bois de la Couronne, où les Allemands avaient formé une poche : ils s'emparent de la ferme Butterfly ; ils consolident leurs positions, ils forcent l'ennemi, maté, épuisé, au temps d'arrêt dont il a besoin, avant d'entreprendre une nouvelle action.

La secousse, pour les Allemands, a été rude. Leurs pertes, d'après les évaluations certaines qui ont pu être faites, ont été lourdes.

Les prisonniers traduisent une impression de déception. On leur avait tant promis que, en ouvrant la route de Calais, ils donnaient le suprême effort. Mais la route de Calais est toujours fermée.

Paul GINISTY.